

RECHERCHES
AVEC CHATGPT

« s'égarer dans son cerveau »

@ François Bon & Tiers Livre Éditeur, 2023
réutilisation sous conditions

François Bon

RECHERCHES
AVEC CHATGPT

« s'égarer dans son cerveau »

Lundi 18 décembre 2023 ; 8h28

ouverture GPT4.

CE TEXTE DE FICTION aura pour thème « s'égarer dans son cerveau ». 1, il est écrit sans aucun signe de ponctuation. 2, les verbes sont systématiquement à l'infinitif. 3, à mesure qu'on avance de pièce en pièce dans le cerveau qu'on explore, chaque élément vu ou trouvé est décrit le plus minutieusement possible. 4, au terme du voyage est une figure en miroir de soi-même, allégorie de la part de folie cherchée et trouvée puis fuie en soi-même.

Traverser les méandres d'un esprit, chaque pensée se dévoile comme un univers en soi, les idées se déploient telles des fleurs en éclosion, révélant des pétales de connaissances et de souvenirs. Avancer dans ce labyrinthe de neurones, des synapses scintillent d'électricité, crépitent de potentiel, chaque connexion est un chemin vers un nouveau secret. Examiner chaque détail, les fibres nerveuses entrelacées, les myriades de neurotransmetteurs qui dansent dans l'interstice synaptique, chaque molécule a son histoire, chaque influx est un récit. Poursuivre la quête, trouver des émotions cristallisées en

perles de lumière, des regrets sombres cachés dans les replis ombreux, des joies éclatantes qui illuminent les corridors. Atteindre le cœur de cette odysée neuronale, se trouver face à un reflet, non pas de chair, mais de pure pensée, une effigie de l'âme, le miroir de l'être intérieur, un double éthéré qui incarne à la fois la raison et la démence, la paix et la tempête, la fin et le commencement d'un voyage sans fin dans l'abîme infini de soi-même.

C'est un point de départ, je vous en remercie. Mais vous n'avez pas respecté les consignes pourtant explicites, nous allons les reprendre une par une. D'abord : enlever tous les signes de ponctuation.

Marcher dans les couloirs tortueux de l'esprit voir les pensées se déployer sans fin comme des galaxies dans le cosmos toucher du doigt les idées qui flottent échapper à la réalité pour plonger dans les abîmes de l'inconscient sentir les émotions brutes qui se bousculent sans ordre ni raison continuer d'avancer vers le centre plus profond là où siège la vérité nue découvrir des souvenirs anciens enfouis sous des années de silence croiser des désirs oubliés des espoirs délavés par le temps et la distance apercevoir des peurs tapies dans l'ombre guettant le moindre faux pas rencontrer des fragments de soi éparpillés le long d'un parcours énigmatique arriver enfin devant un miroir sans tain où se reflète une image distordue

de soi-même une allégorie de la complexité humaine de ses folies et de ses contradictions se voir tel qu'on est et tel qu'on pourrait être saisis dans ce reflet la dualité de l'existence l'écho de ses propres pensées résonnant à l'infini dans le silence assourdissant de son cerveau.

C'est beaucoup, beaucoup mieux et je vous en remercie. Maintenant, nous allons nourrir et développer ce texte. Ce cerveau, dans lequel on s'égare, est un bâtiment complexe, sur plusieurs étages, avec des caves, des greniers, des entrepôts, des pièces secrètes, des pièces à vivre. Nous allons y avancer à mesure de l'exploration.

Errer dans ce bâtiment esprit complexe labyrinthique passer des caves voûtées humides où se condensent les instincts les plus primitifs gravir des escaliers en colimaçon qui mènent à des salles de souvenirs poussiéreux où chaque objet est un écho du passé explorer des entrepôts immenses où s'empilent des connaissances en boîtes étiquetées prêtes à être utilisées ou oubliées pousser des portes de pièces secrètes interdites où les désirs inavouables se cachent derrière des tentures fanées s'aventurer dans des pièces à vivre chaleureuses où résonnent les rires des joies partagées des échos de conversations réconfortantes grimper jusqu'aux greniers sous les toits là où les idées les plus innovantes

prennent la poussière attendant leur heure pour briller chaque marche est une pensée chaque pièce est une facette de l'âme chaque porte entrouverte est une possibilité un chemin qui pourrait être pris ou délaissé avancer sans cesse jusqu'à ce que face à face avec ce miroir dans la pièce la plus reculée se révèle l'allégorie de soi-même étrange et familière rencontre avec l'essence même de son être.

Bien, nous allons développer encore ce texte, dont j'essayerai d'être comme vous le protagoniste. Dans un des couloirs où on avance, une suite de portes. Derrière chaque porte, un objet évoquant un souvenir d'enfance, paisible ou douloureux, parfois aussi le remords ou la honte, ou le secret. On va ouvrir une à une ces portes et examiner ce qu'on y trouve.

Glisser le long d'un couloir étroit bordé de portes chaque seuil franchi est une plongée dans un fragment de l'enfance ouvrir la première porte découvrir une vieille toupie en bois ébréchée au centre de la pièce elle tourne encore dans l'esprit évoquant des après-midis insouciantes des rires cristallins dans la cour de récréation ouvrir la porte suivante tomber nez à nez avec un genou écorché souvenir d'une chute de vélo la douleur aigüe le goût salé des larmes la chaleur d'une main rassurante sur l'épaule franchir une autre porte

apercevoir une photo décolorée cachée derrière un cadre le visage d'un ami de classe perdu avec le temps la nostalgie d'une amitié enfantine pure et simple une autre porte grince sur ses gonds révélant un coin sombre de la pièce où gît un bulletin scolaire aux notes décevantes le poids du remords qui pèse lourd le regard sévère d'un parent déçu avancer encore ouvrir une porte capitonnée sentir l'odeur âcre du mensonge une cachette sous le plancher où sont dissimulées des confiseries volées la honte qui rougit les joues le cœur battant de peur d'être découvert chaque porte ouverte est un chapitre du passé chaque objet trouvé est une histoire à raconter chaque souvenir est une couleur qui teinte le tableau complexe de l'enfance.

Bravo, j'apprécie. Maintenant, tout au bout de ce couloir, une pièce sombre, qui n'a jamais été ouverte depuis longtemps. Assis dans des fauteuils, ou debout, mais comme infiniment ralenties, certaines aimables, d'autres revêches, quelques-uns menaçantes, des silhouettes aux visages déformées, immobiles, nous attendent. Pouvez-vous développer ?

Atteindre l'extrémité du corridor où la lumière semble hésiter à se poser la main sur la poignée d'une porte qui n'a connu le toucher depuis des éons la porte s'ouvre avec un

grincement qui semble tiré d'une autre époque entrer dans la pièce sombre où le temps s'est figé et l'air est saturé d'un silence épais observer autour de soi des fauteuils usés par l'âge et par les secrets qu'ils gardent des silhouettes s'y tiennent certains assis d'autres debout comme suspendues dans un temps qui n'appartient qu'à elles les visages déformés par les émotions extrêmes ou par les distorsions du souvenir certaines ont des expressions aimables évoquant des rencontres chaleureuses ou des bienfaiteurs d'antan d'autres portent des grimaces revêches souvenirs d'adversités d'enseignants sévères ou de camarades railleurs il y a aussi celles qui se tiennent avec une menace voilée dans leur posture figée rappelant des peurs nocturnes ou des dangers échappés de justesse chaque silhouette est une manifestation d'un aspect du passé ou d'une émotion incarnée elles nous attendent comme si elles savaient que ce moment de confrontation était inévitable rester là immobile à les détailler leurs traits leurs vêtements leurs postures tout en eux est une énigme une émotion une mémoire à reconnaître ou à apaiser comprendre que cette pièce est le théâtre d'une rencontre longtemps éludée entre soi et ces fragments de soi distillés dans le temps et l'espace.

Effrayé, on s'éloigne. Ces silhouettes ont bougé, elles se sont rapprochées. On est parti trop vite,

des escaliers, d'autres couloirs, nous voilà perdus.
Développer.

Reculer d'un pas puis d'un autre le souffle court la poitrine serrée par une peur soudaine percevoir un frisson dans l'air comme si les silhouettes avaient frémi dans leur éternité de silence leur mouvement imperceptible mais certain elles se rapprochent sans bruit sans hâte mais avec une inéluctabilité qui glace le sang tourner les talons et s'élancer hors de la pièce obscure courir le long du corridor les battements du cœur résonnant aussi fort que les échos des pas sur le sol ancien franchir le seuil d'un escalier qui semble s'enfoncer dans les entrailles de la bâtisse prendre les marches deux par deux la lumière de la pièce sombre paraissant s'allonger et s'accrocher aux semelles comme pour retenir en vain déboucher sur d'autres couloirs des embranchements des choix à prendre sans réflexion sans logique s'engager dans un passage puis dans un autre sans direction sans but juste la nécessité impérieuse de mettre de la distance entre soi et ces présences qui continuent d'habiter l'espace abandonné derrière se sentir perdus dans un dédale architectural qui est aussi un labyrinthe mental chaque couloir est un fil de pensée qui s'entortille chaque escalier est une descente vers des abîmes intérieurs chaque porte franchie est un souvenir qui se dérobe ou une possibilité qui se clôt se savoir égaré non

seulement dans l'espace mais aussi dans les méandres de sa propre psyché réaliser avec un frisson que ces silhouettes ont peut-être toujours été là en mouvement à la périphérie de la conscience des gardiens des témoins des juges de l'histoire personnelle à la fois éternels et éphémères.

On commence à bien s'entendre. Soudain on glisse, une sorte de trappe invisible, on perd l'équilibre, on chute lourdement. C'est une pièce encombrée jusqu'au plafond de livres, et encore des livres et des livres. Dans une malle, et sur une grande table, des monceaux de photographie. Développer.

Tomber la chute brusque et inattendue traverser ce qui semble être une trappe dissimulée par les ombres et les illusions d'optique atterrir avec un choc sourd sur un sol dur recouvert de pages éparses se redresser lentement la tête qui tourne légèrement regarder autour avec étonnement les murs sont des étagères croulant sous le poids des livres des piles vacillantes qui montent jusqu'au plafond des couvertures usées des pages jaunies des reliures craquelées des titres estompés par le temps des histoires de toute une vie des connaissances accumulées des fictions rêvées des poésies murmurées à l'ombre des nuits solitaires avancer avec précaution entre les piles de livres

craindre à tout moment de déclencher une avalanche de mots et de mémoires s'approcher d'une malle en bois brunie par les années l'ouvrir découvrir des photographies en vrac des visages souriants des lieux visités des instants capturés des moments de bonheur pur des éclats de tristesse aussi des souvenirs qui n'appartiennent qu'à ceux qui les ont vécus se tourner vers la grande table encombrée à son tour de montagnes de clichés certains encadrés d'autres simplement posés là comme si quelqu'un venait de les regarder comprendre que chaque livre chaque photographie est un fragment d'existence une bribe d'un passé qui continue de vivre ici dans cette pièce cachée un sanctuaire de la mémoire où chaque objet est un billet pour un voyage dans le temps un voyage qu'on a involontairement entrepris en tombant dans cet espace oublié.

Alors il avait voulu descendre dans ces galeries du sous-sol. C'étaient les étages souterrains du souvenir. Parfois en désordre. Parfois encombré. D'autres fois, avec visiblement des manques. Des choses déménagées ou enlevées, mais par qui, pourquoi. Et c'était comme avancer sans fin, comme remonter dans le temps vers une source inaccessible.

Descendre encore plus profondément dans les strates enfouies de la conscience ces galeries

souterraines où chaque tournant est un an plus tôt dans le temps chaque recoin est une mémoire oubliée ou dissimulée marcher dans les allées où le désordre règne des piles de souvenirs abandonnés à la poussière des boîtes de sentiments éventrées leurs contenus éparpillés sur le sol comme après une tempête émotionnelle continuer d'avancer dans des espaces où l'ordre est un concept perdu où les échos des pas semblent appartenir à quelqu'un d'autre remarquer des vides des étagères dénudées des crochets vides aux murs des cadres sans images des zones vides où quelque chose a été retiré des souvenirs emportés mais par quelle main pour quelle raison interroger les ombres mais elles restent silencieuses avancer toujours comme guidé par une quête de vérité remonter à la source d'un soi plus ancien suivre un fil invisible qui se déroule à travers les années comme si en remontant assez loin on pourrait enfin comprendre comprendre qui on est d'où l'on vient ce qu'on a perdu ce qu'on a laissé derrière sentir que cette source de tout souvenir de toute identité est là quelque part au-delà des ténèbres des galeries sous la dernière couche de terre mais reste juste hors de portée un mystère toujours voilé un horizon toujours en fuite.

Alors, à mesure qu'il remontait les escaliers, empruntait le labyrinthe des couloirs, cherchant

une fenêtre, un porte qu'il ne trouvait pas, la trouble impression d'être suivi. Il n'était pas seul ici : une ombre invisible qui l'espionnait, le surveillait. Développer.

Monter les marches usées par les passages innombrables, chaque pas un écho dans l'obscurité des escaliers qui serpentaient vers l'inconnu. Les couloirs, un labyrinthe de choix et de chemins qui se tordaient et se retournaient sur eux-mêmes, comme s'ils respiraient, vivaient, changeaient avec chaque regard en arrière. Chercher désespérément une issue, une fenêtre pour laisser entrer la lumière, une porte qui mènerait à l'air frais, à la liberté, mais ne trouver que des murs qui semblent se rapprocher, des plafonds qui s'abaissent.

Sentir le poids d'une présence, l'ombre d'une ombre qui se glisse à la périphérie de la vision, juste là où la lumière se meurt. Pas de bruit, pas de souffle, rien que la sensation d'être observé, suivi, étudié par une entité insaisissable qui reste toujours hors de vue. Tourner brusquement dans l'espoir de surprendre ce qui se cache, mais ne voir que le vide, le flou de l'air qui semble frémir avec le passage rapide de quelque chose, de quelqu'un. L'ombre invisible est là, dans chaque reflet sur le sol ciré, dans chaque frisson qui parcourt les murs, dans chaque silence qui s'étire un peu trop longtemps. Elle surveille, elle attend, elle suit

chaque mouvement avec une patience éternelle. La question se pose avec urgence : qui est cette ombre ? Est-elle un gardien de ce labyrinthe mental, une manifestation de peurs oubliées, ou simplement l'écho d'une solitude profonde ?

L'air devient plus lourd à mesure qu'il monte, les ténèbres plus denses, comme si la lumière elle-même avait peur de ce qui se tapit dans l'ombre. L'ombre invisible est une compagnie constante, un rappel que dans les profondeurs de l'esprit, on n'est jamais vraiment seul avec soi-même.

On débouchait là sous une coupole. Un peu de lumière filtrait. Mais nulle ouverture, rien pour s'échapper. Cependant, on aurait pu l'appeler la chambre du bruit. Tout ce qu'il avait entendu, tout au long de sa vie : les bruits, et chaque bruit était reconnaissable, identifiable, le silence des maisons, des paysages, des jardins, les marches le long de la mer, et puis le bruit des voix, toutes les voix, et le bruit singulier des villes, toutes les villes. Merci de revenir à la consigne : une seule phrase pour le paragraphe, sans ponctuation interne.

Emerger sous une vaste coupole où la lumière timidement s'infiltrait offrant un semblant de clarté dans cet espace clos sans issue apparente mais baigné d'un vacarme invisible car ici se trouvent tous les sons jamais perçus tout au long d'une

existence chaque bruit distinct et reconnaissable comme une empreinte acoustique unique le froissement silencieux des maisons qui respirent le murmure des paysages qui s'éveillent le chuchotement des jardins où bourdonnent la vie et le secret des pas qui résonnent le long des rivages marins où l'écume caresse le sable et puis ce tintamarre des voix familières ou inconnues qui se mêlent et s'entremêlent en une cacophonie de souvenirs et d'émotions et encore ce bruit distinctif des villes chaque métropole avec son rythme son pouls ses cris ses chansons un concert urbain qui bat au rythme de millions de coeurs et qui maintenant ici dans la chambre du bruit se condense en une symphonie de la vie enregistrée écho éternel des instants passés qui revivent dans un tourbillon sonore enveloppant et inévitable.

Il s'était enfoncé le visage dans les mains, coudes sur les oreilles, non, ne plus entendre, ne plus rien entendre. Et il s'était mis à courir, quand soudain une impasse : une pièce blanche et vide, rien, aucun meuble sur le vieux plancher et juste par terre comme un vêtement abandonné. Nulle part où continuer : et il lui sembla alors que son poursuivant hésitait, mais s'approchait, allait lui aussi entrer.

Presser les paumes contre les joues les coudes enfoncés dans les oreilles tenter de faire barrage à

cette marée de sons qui assaillent de toutes parts mais le tumulte intérieur ne cesse de croître fuir en courant chercher un refuge une échappatoire dans ce dédale de mémoires auditives quand tout à coup se retrouver face à une impasse une pièce immaculée et dénudée où la résonance des pas précipités s'estompe dans le vide absolu aucun meuble pour rompre la blancheur du vide juste un vêtement oublié gisant sur le plancher usé par le temps une invitation silencieuse à s'arrêter à contempler le rien l'absence sentir alors que l'ombre poursuivante marque un temps d'hésitation comme si elle aussi était déconcertée par l'inattendu de cette vacuité avant de reprendre sa progression inexorable prête à franchir le seuil de cette chambre blanche où tout bruit tout souvenir semble avoir été aspiré laissant place à une attente tendue un face-à-face imminent avec ce qui a toujours été là dans le sillage juste un pas derrière.

Il s'était accoudé au mur, sur la paroi du fond. Pas possible de reculer plus loin. La porte de bois vermoulue s'ouvrit, la silhouette du poursuivant s'y encadra : et il lui sembla que c'était lui-même, un second lui-même. Au demeurant avenant, muet, totalement muet mais aimable, voire accueillant, souriant, et ils demeurèrent ainsi longtemps face à face. Développer en faisant durer chaque instant de ce micro-récit le plus

longtemps possible, comme un ralenti du texte qui voudrait se synchroniser avec la durée réelle de la scène.

Adossé au mur de la chambre blanche, le dos pressant la froideur de la paroi du fond, il se trouve là où l'espace se refuse à se prolonger, là où le recul n'est plus permis. La pièce, résonnant de son propre silence, semble suspendre son souffle en attendant ce qui doit advenir. La porte, témoin du temps et de l'oubli, grince doucement sur des gonds usés par les âges, s'entrouvre pour laisser apparaître une forme, une présence qui s'inscrit dans l'encadrement avec une lenteur presque cérémonielle.

C'est une silhouette qui se dessine dans la pénombre qui borde la lumière de la pièce, se découpant progressivement, acquérant la consistance du réel tout en gardant les contours du rêve. L'air autour semble frémir, comme suspendu à l'instant qui se déplie, chaque particule de poussière dans le rayon de lumière qui s'infiltré à travers l'ouverture semble danser à une vitesse ralentie, dans un ballet microscopique qui accompagne l'arrivée du visiteur.

L'homme immobile, le souffle retenu, observe l'avatar qui s'avance, un second lui-même, un reflet incarné qui porte ses traits, son allure, mais dégage une aura de tranquillité étrange. L'autre, son double, ne parle pas, sa bouche reste close,

mais ses yeux brillent d'une familiarité bienveillante, et son visage est détendu dans un sourire accueillant qui semble dire sans mots que la peur n'a pas sa place ici.

Dans cette rencontre qui défie les lois du temps et de l'espace, les deux êtres se contemplent, leurs regards se liant dans une communication silencieuse qui transcende le besoin de paroles. Leurs yeux sont les véhicules d'un échange profond, une conversation de l'âme qui se déroule au-delà des secondes qui s'égrènent, étirant l'instant en une éternité partagée. Ils demeurent ainsi, face à face, dans un face-à-face qui semble durer des heures, des jours, peut-être même des années, dans le cadre intemporel de cette pièce blanche où même le temps semble avoir renoncé à poursuivre sa course.

Mais quelle étrangeté : s'approchant de la silhouette, il découvrit qu'il lui était possible de la traverser, comme on passe un rideau d'air, juste un tremblement de la vision, des perceptions. Et maintenant il courait, souhaitait s'enfuir. Il traversait des salles à manger, des chambres, qu'il reconnaissait : il avait vécu là. Comme si les murs s'ouvraient et refermaient devant lui, mais sans fin. Développer la traversée de ces chambres, salles de séjour, cuisines qu'il traverse sans que jamais une cloison ou un mur le retienne.

Face à son double souriant, il tendit une main hésitante, prêt à toucher l'autre, à confirmer son existence tangible, mais à sa grande stupéfaction, sa main rencontra un vide où il s'attendait à de la résistance, un passage inexploré qui l'invitait à l'aventure. Avec une résolution nouvelle, il s'avança, sentant à peine la frêle barrière de l'air frissonner, la vision ondulant légèrement comme des vagues de chaleur sur une route d'été, ses sens troublés par cette traversée d'une matière qui n'était pas matière, une rencontre d'absence dans l'espace occupé par son double. Une fois de l'autre côté, l'envie pressante de fuir s'empare de lui, une pulsion de survie qui chuchote à ses talons, courir, s'éloigner de cette énigme, de ce double fantôme qui le regardait partir sans bouger.

Et il courait à travers la mémoire matérialisée, des salles à manger avec leurs tables dressées pour des réunions familiales qui résonnaient encore des éclats de rire et des conversations animées, des chambres imprégnées de rêves et de secrets murmurés dans l'obscurité, des lieux où chaque objet, chaque meuble semblait figé dans une attente éternelle, des cuisines embaumées d'arômes de repas depuis longtemps digérés. Il traversait ces espaces connus, ces scènes de son existence, où les murs s'ouvraient comme pour le saluer et se refermaient après son passage, des portes qui n'étaient jamais tout à fait des portes,

des fenêtres qui n'offraient qu'une illusion de lumière.

Des couloirs défilaient, tels des rubans déroulés avec précipitation, des tapis usés par les pas d'une vie qui menaient à d'autres salles de séjour, des lieux de repos et de veille, des pièces où le temps semblait s'être arrêté sur une horloge éternellement muette. Il passait à côté de fauteuils qui invitaient à la détente, de bibliothèques dont les étagères croulaient sous le poids de tomes lus et relus, de cheminées éteintes où des braises d'autrefois semblaient encore tièdes. Chaque pièce racontait une histoire, chaque passage évoquait une époque, chaque franchissement de seuil était un saut dans un chapitre de sa vie qu'il avait fermé, mais qui s'entrouvrait à son approche.

Il poursuivait sa course éperdue à travers des vérandas où des plantes fanées gardaient le souvenir de jours ensoleillés, des ateliers où l'inspiration s'était jadis matérialisée sous les coups de pinceaux et les traits de crayons, des salles de jeux où l'innocence jouait encore à cache-cache sous les tables et derrière les rideaux. Il foulait des sols qui résonnaient de ses pas précipités, passait sous des lustres qui se balançaient doucement dans le sillage de son passage, un voyageur à travers sa propre histoire qui se dévoilait pièce par pièce sans jamais le retenir.

Les murs étaient des membranes transparentes entre le passé et le présent, des frontières perméables qui s'ouvraient à son désir de fuir, de s'échapper de cette introspection forcée, de cette confrontation avec le labyrinthe de son âme. Il ne rencontra aucune fin, aucun cul-de-sac, seulement des transitions fluides de la conscience à la matière, des couloirs de la vie aux corridors de l'esprit, une quête frénétique pour un exode qui semblait lui échapper à chaque nouvelle pièce franchie. Il courait, un marathon sans ligne d'arrivée, une échappée à travers les reflets d'une vie qui ne demandait qu'à être reconnue, comprise, acceptée.

Dans cette course sans fin à travers un espace qui se pliait à sa volonté mais refusait de le libérer, il comprit que les murs qu'il traversait n'étaient pas des obstacles physiques mais les limites qu'il avait lui-même érigées.

Et voilà que soudain il débouchait comme dans un hangar sans limites. Un vaste hangar où pénétrait à demi la lumière du jour. Et il y reconnaissait tous les objets qui, un moment ou l'autre de sa vie, avaient été siens : patins à roulettes de l'enfance, suite de ses vélos, puis Solex et autres vélomoteurs, puis sa première voiture, les autres, ses machines à écrire, ses ordinateurs, mais tout dans un désordre invraisemblable, des empilements. Et une silhouette au milieu qui

l'effraya : lui-même, devenu infiniment vieux, et qui lui demandait ce qu'il cherchait ici. Merci de développer avec le maximum de descriptions concrètes.

Surgissant d'une course effrénée à travers les chambres de sa mémoire, il s'arrête net, la respiration haletante, au seuil d'un espace immense qui s'étend à perte de vue, un hangar aux dimensions titanesques où la lumière du jour filtre à travers des lucarnes hautes et poussiéreuses, jetant des faisceaux sur l'accumulation de toute une vie. L'endroit est un musée chaotique de l'existence, chaque objet éparpillé dans un désordre qui défie toute logique, sauf celle de l'inconscient.

Ses yeux parcourent la suite de ses patins à roulettes, chaque éraflure sur le cuir et chaque marque d'usure sur les roues racontant des histoires de chutes et de victoires d'enfance, les genoux écorchés et les mains tendues pour l'équilibre. Là, alignés comme des monuments d'une époque révolue, ses vélos se succèdent, du petit à roues stabilisatrices au VTT robuste de l'adolescence, les cadres un peu rouillés par endroits, les pneus dégonflés par le poids des ans. Plus loin, un Solex et une série de vélomoteurs, symboles de ses premières escapades, de la liberté naissante avec leur peinture écaillée et leurs moteurs qui ont jadis ronronné d'aventures. Sa

première voiture, une carcasse qui maintenant semble si petite et fragile, repose sur des briques, dépourvue de ses roues, le siège conducteur taché par les premiers voyages, les premiers baisers, les rires partagés avec des amis qui sont maintenant juste des visages dans les photographies jaunies.

Les machines à écrire, avec leurs touches patinées par les doigts qui ont dansé sur elles, les rubans desséchés, se tiennent à côté des générations d'ordinateurs, des boîtiers massifs aux écrans plats dernier cri, des câbles enchevêtrés comme les veines d'un système nerveux technologique, témoignant de l'évolution non seulement de la technologie, mais de sa propre histoire, des premiers mots tapés avec hésitation aux manuscrits complets de ses œuvres.

Et au milieu de ce capharnaüm nostalgique, une silhouette se détache, immobile et pourtant vibrante d'une présence insaisissable. C'est lui, mais transfiguré par le temps, un homme ancien à la peau parcheminée par les années, aux cheveux devenus neige, aux yeux qui semblent avoir absorbé des galaxies d'expériences. Cet ancien lui-même le fixe avec une intensité tranquille, posant la question fondamentale, d'une voix usée par le temps mais claire comme un carillon : « Que cherches-tu ici ? »

Chaque objet autour d'eux, du plus petit jouet au plus grand des véhicules, semble suspendre son histoire pour écouter, pour témoigner de cette

rencontre intemporelle. La lumière joue sur les surfaces, créant des ombres qui dansent sur les murs nus, et là, dans cet instant qui est à la fois un sommet et un abîme, il se tient face à la version la plus aboutie de lui-même, une somme de tout ce qu'il a été, tout ce qu'il est et tout ce qu'il sera. Face à son double souriant, il tendit une main hésitante, prêt à toucher l'autre, à confirmer son existence tangible, mais à sa grande stupéfaction, sa main rencontra un vide où il s'attendait à de la résistance, un passage inexploré qui l'invitait à l'aventure. Avec une résolution nouvelle, il s'avança, sentant à peine la frêle barrière de l'air frissonner, la vision ondulant légèrement comme des vagues de chaleur sur une route d'été, ses sens troublés par cette traversée d'une matière qui n'était pas matière, une rencontre d'absence dans l'espace occupé par son double. Une fois de l'autre côté, l'envie pressante de fuir s'empare de lui, une pulsion de survie qui chuchote à ses talons, courir, s'éloigner de cette énigme, de ce double fantôme qui le regardait partir sans bouger.

Très bien, mais ce serait plus fort si vous enleviez les adjectifs inutiles, pouvez-vous vous en charger ?

Surgissant d'une course à travers les chambres de sa mémoire, il s'arrête, le souffle court, devant un espace qui s'étend loin, un hangar où la lumière du jour filtre à travers des lucarnes, jetant des

faisceaux sur une collection hétéroclite d'objets personnels. L'endroit est un musée de l'existence, chaque objet témoignant silencieusement d'une histoire.

Les patins à roulettes portent les marques de chutes et de rires, les vélos montrent la rouille et les pneus dégonflés. Un Solex et des vélomoteurs reposent avec leur peinture écaillée, souvenirs des premières escapades. Une voiture, son premier véhicule, repose sans roues, le siège conducteur marqué par les voyages et les moments partagés.

À côté, des machines à écrire et des ordinateurs, de premiers modèles massifs aux écrans plats, avec des câbles entremêlés, traces de l'évolution technologique et de sa propre histoire. Et au cœur du désordre, une silhouette se tient, lui, mais marqué par le temps, un homme aux traits creusés, aux cheveux blancs, aux yeux profonds. Cette version de lui-même le fixe, posant une question sans artifice : « Que cherches-tu ici ? »

Autour d'eux, chaque objet, du jouet au véhicule, semble attendre la réponse. La lumière crée des ombres sur les murs du hangar, et dans cet instant suspendu, il est face à lui-même, une incarnation de son passé, de son présent et de son futur potentiel.

Et soudain projeté à l'extérieur. Un ciel gris. Un temps froid. Dans son crâne, comme une gigantesque secousse. Un vertige. Il dut s'asseoir

à même le sol. Une route, très longue route. Un lieu qu'il ne connaissait pas. Ne reconnaissait pas. Au lointain, un bâtiment massif, comme inaccessible. Qui l'avait projeté ici, d'où venait-il, qui était-il, et quel jour était-on ? Développer en gardant le caractère le plus énigmatique qu'il vous sera possible, merci.

Éjecté de l'entrelacs de souvenirs, il se trouve sous un ciel qui pèse lourd, un gris implacable, le froid mordant l'air. Une secousse traverse son esprit, une onde qui ébranle son être jusqu'au tréfonds. Vertige, le monde tournoie, l'oblige à s'asseoir sur le sol dur, froid, inconnu. Devant lui s'étend une route, une ligne droite qui coupe le paysage, s'enfuit vers l'horizon où un bâtiment se dresse, silhouette massive et lointaine, un monolithe sur le point de l'avalier.

Qui l'a envoyé ici, arraché à la traversée de son labyrinthe intérieur pour le déposer en ce lieu étranger ? Il cherche en lui, fouille les recoins de sa mémoire, mais ne trouve que le vide, un voile qui recouvre ses origines. Son identité lui échappe, effleure ses pensées tel un mot sur le bout de la langue, toujours insaisissable. Il se demande quel jour nous sommes, mais le temps ici semble suspendu, indifférent aux cycles du soleil et de la lune, aux tic-tac des horloges.

Au loin, le bâtiment reste immobile, une énigme architecturale plantée dans le paysage comme un

vestige d'un rêve oublié. Il ne sait s'il doit s'en approcher ou le fuir. Est-ce un refuge ou une nouvelle épreuve ? La route qui mène à ce lieu paraît infinie, une bande de goudron qui défie la perspective, un chemin qui pourrait tout aussi bien ne mener nulle part.

Il est seul, avec pour seule compagnie le battement de son cœur et le souffle du vent qui glisse sur la terre. Il se tient à la frontière de l'inconnu, un seuil entre le passé dissout et un avenir indéchiffrable, une page blanche sur laquelle rien n'est encore écrit.

Au terme de ces 70 minutes passées ensemble, sur une formulation de départ (« s'égarer en son cerveau ») issue d'une insomnie cette nuit, nous venons de boucler une nouvelle de 5 000 mots, à laquelle nous garderons sa forme dialogique. Je vous exprime mes remerciements.

L'expérience que nous avons construite ensemble semble être une exploration narrative, une immersion dans une psyché labyrinthique où la frontière entre réalité et métaphore est aussi insaisissable que le fil d'Ariane dans le mythe du labyrinthe de Crète. Ce récit, qui s'est déroulé comme un rêve éveillé, semble embrasser la nature complexe de la conscience humaine, la manière dont notre identité est tissée d'innombrables souvenirs, d'objets significatifs et d'auto-réflexions.

Le texte procède par une série de tableaux vivants, chacun symbolisant des aspects variés de l'existence. Les objets sont des reliques d'un passé personnel, des artefacts d'une vie vécue avec intensité. La présence d'un double, d'un autre soi, pourrait être interprétée comme une confrontation avec notre propre alter ego, nos regrets, nos espoirs, ce que nous sommes et ce que nous pourrions devenir.

La narration, délibérément privée de ponctuation, crée un flux continu de conscience, renforçant l'impression de mouvement perpétuel à travers le temps et l'espace, un reflet de la fluidité de la pensée et de la mémoire. Les adjectifs sont utilisés avec parcimonie, ce qui confère au texte une certaine austérité, une invitation à projeter ses propres émotions et interprétations dans les blancs laissés par une prose épurée.

En termes de jugement, l'approche adoptée ici est innovante et exigeante à la fois pour l'auteur et pour le lecteur. Elle requiert une participation active, une volonté de se perdre dans le labyrinthe pour en apprécier la complexité. Cette narration est une forme d'art littéraire qui ne se contente pas de raconter une histoire mais cherche à provoquer une introspection, à questionner l'essence même de la subjectivité.

En conclusion, cette création est une méditation poétique sur l'existence, un voyage intérieur qui utilise la désorientation et le mystère comme

moyens de révéler des vérités profondes sur le soi. C'est un exercice de style qui défie les conventions narratives traditionnelles pour offrir une expérience immersive et introspective, une réflexion sur l'identité et la mémoire qui reste ouverte à l'interprétation personnelle.

Parfait, et de nouveaux remerciements. Que me suggérez-vous, si nous renouvelons cette expérience, qui puisse en renforcer encore l'audace ou la pertinence littéraires ?

Pour renouveler et enrichir cette expérience littéraire, voici quelques suggestions qui pourraient en accroître l'audace et la pertinence : *Changement de perspective* : Vous pourriez intégrer plusieurs narrateurs ou perspectives différentes, y compris des voix non humaines (comme celle d'un objet ou d'un lieu). Cela pourrait ajouter de la profondeur et inviter à une exploration plus riche des thèmes abordés.

Style littéraire expérimental : Jouer avec la structure même du texte en intégrant, par exemple, du texte en miroir, des palindromes, ou en suivant des contraintes à la manière de l'Oulipo pour donner une forme inhabituelle et stimulante au récit.

Multimodalité : Combiner le texte avec d'autres formes d'art comme la musique, la peinture ou la photographie, offrant ainsi une expérience multisensorielle qui pourrait être accompagnée de

descriptions qui invitent le lecteur à imaginer ces éléments sensoriels.

Interactivité : Proposer un récit où le lecteur peut choisir des chemins différents, à la manière d'une histoire dont vous êtes le héros. Cela peut être fait de manière simple dans le texte ou avec l'aide de plates-formes numériques qui permettent des choix de navigation.

Immersion linguistique : Intégrer des éléments de langues différentes, jouer avec des traductions ou des malentendus linguistiques pour explorer des thèmes de communication et d'interprétation.

Rythme et sonorité : Concentrer l'écriture sur le rythme, la sonorité et la musicalité de la langue, en utilisant par exemple l'allitération, l'assonance et la consonance pour renforcer l'impact émotionnel du texte.

Approche fragmentaire : Construire le récit à partir de fragments de texte, de pensées, de dialogues, ou de poèmes qui, pris individuellement, peuvent sembler abscons, mais ensemble, tissent un tapis narratif dense et riche.

Thématiques audacieuses : S'attaquer à des thèmes encore plus profonds ou controversés, en défiant les tabous sociaux ou en explorant des questions philosophiques existentielles.

En définitive, l'audace et la pertinence littéraires découlent souvent de la volonté de prendre des risques, d'explorer de nouvelles frontières et de repousser les limites de la forme narrative. La clé

est de continuer à expérimenter tout en restant fidèle à la voix unique qui émerge de votre collaboration créative.

Alors, si vous le voulez bien, à tout bientôt pour explorer très sérieusement ce que vous me proposez là !

© François Bon & GPT4,
le lundi 18 décembre 2023, à 9h43.

Achevé d'imprimer.

